

SERGE DANNEY

L'Amateur de tennis



Critiques 1980-1990



Extrait de la publication

L'Amateur de tennis

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'Exercice a été profitable, Monsieur

Le Salaire du zappeur

Persévérance

chez d'autres éditeurs

La Rampe, Gallimard/*Les Cahiers du cinéma*

Ciné-Journal, *Les Cahiers du cinéma*

Devant la recrudescence des vols de sacs à main, *Aléas*

Serge Daney

L'Amateur de tennis

Critiques 1980-1990

Préface de Mathieu Lindon

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-418-7

PRÉFACE

Ce qui est arrivé à Serge Daney n'est arrivé à personne d'autre. Il est devenu vraiment un intellectuel et un écrivain, les deux à la fois, au moment même où et de la manière même que c'est impossible. Un jour il s'est réveillé prisonnier, un mur se dressait devant lui qu'il heurtait de toute part, son autonomie était nulle, sa seule solution était s'armer d'une masse et le détruire mais où trouver le bulldozer pour actionner l'instrument, quel point d'appui ? Il a tâté les briques pour avoir quand même eu un contact avec cette matière qu'il allait réduire en poudre, quels que soient les risques qu'il aurait à prendre et les impossibilités radicales à surmonter il était pourtant exclu que l'histoire se dénoue différemment, et, à sa grande surprise, il l'a trouvée douce, accueillante, sous ses doigts ces briques se sont révélées un support idéal pour l'encre, pour l'écriture.

Bien sûr alors qu'il fallait épargner ce prétendu instrument de torture et de mort qui ouvrait en fait la route d'un plaisir, d'une vie autrement talentueuse que celle qu'il lui avait été loisible d'imaginer jusqu'à présent. L'horizon, par bonheur, soudain s'obscurcissait, se couvrait à l'infini de signes divers, mots, phrases, balles, raquettes, articles, livres, photos, films, arbitres, tennismen, le tout dans un désordre

indescriptible qu'il allait cependant si bien décrire que sembleraient ordonnées les chroniques rassemblées dans ce volume et qui couvrent une petite décennie de tennis (1980-1988, plus le tournoi de Bercy 1990) telle que Serge Daney l'a analysée dans Libération, la plupart des articles étant consacrés, année après année (1981 et 1986 exceptés), à Roland-Garros et à ses diverses stars plus ou moins aimées : Lendl, McEnroe, Borg, Connors, Wilander, Mecir, Noah, Leconte...

Un écrivain ou un intellectuel n'a généralement guère de respect pour le journalisme. Il peut percevoir un quotidien comme le territoire convenant à sa carrière, jamais à son œuvre. C'est-à-dire qu'un auteur qui est parvenu par la publication de ses livres à une reconnaissance suffisante pour qu'il lui soit proposé de collaborer à un journal accepte souvent cette occasion de s'adresser à un nombre soudain bien plus considérable de lecteurs et d'offrir une vision vulgarisée de son travail (à moins qu'il n'en profite pour s'exprimer sur un sujet, politique par exemple, dont rien dans ses œuvres publiées n'avait laissé soupçonner qu'il y avait la moindre compétence). En tout cas, c'est toujours, sans exception aucune, dans ce sens-là que les choses se passent : un auteur, rendu célèbre par ses livres, supporte de déchoir le temps de quelques feuillets en confiant ceux-ci à un simple journal, support infiniment moins noble que celui sur lequel il a l'habitude de s'épancher, et en se consacrant à un sujet dont la hauteur n'est pas non plus comparable à celle qu'il atteint d'habitude pour l'instruction de quelques-uns. Aux lecteurs de revues mensuelles ou d'hebdomadaires, a fortiori de quotidiens, il n'offre que la vulgarisation des thèmes dont il est spécialiste, un regard sur l'actualité quelle qu'elle soit, ou même, si un tel abaissement de ses centres d'intérêt flatte en lui une perversion spécifique, sorte de snobisme masochiste, il arrive que l'écrivain ou l'intellectuel,

riche de sa gloire culturelle, en inonde le simple amateur de sport.

Serge Daney a tout fait de travers, tout à l'envers, il a mené sa carrière en dépit du bon sens, il ne l'a même pas menée du tout, le mot « carrière » s'applique mal à la voie qu'il a tracée tout seul et sur laquelle lui seul pouvait s'aventurer. Quand il est mort du sida le 12 juin 1992 (juste après la victoire de Jim Courier sur Petr Korda), cela faisait quatre ans qu'il n'avait plus écrit sur Roland-Garros, depuis ce dimanche 6 juin 1988 qui voyait les élections législatives voulues par François Mitterrand réélu se dérouler le même jour que la finale entre Henri Leconte et Mats Wilander et où « il y avait de fortes chances pour que les amis politiques d'Henri Leconte prennent, eux aussi, un 7-5, 6-2, 6-1 ». Lui-même n'aurait pourtant pas demandé mieux que couvrir les tournois de 1989, 1990... Il faut croire que sa manière extraordinairement personnelle d'écrire ne convenait plus autant qu'avant à Libération. Et, pourtant, c'est bien l'exceptionnelle complicité née entre le quotidien et lui qui permit au début de la décennie à Serge Daney de devenir (et de rester) une personnalité à part du monde journalistique, intellectuel et littéraire – en marge, mais dans la marge du haut. Citant quelques très rares cas où le journalisme, « exercé de façon passionnelle », relève de la littérature, Marguerite Duras écrit : « Il y a Serge Daney, encore plus sur le tennis peut-être, qui devient un écrivain. »

C'est en cela que la trajectoire de Serge Daney est absolument unique. En 1980, alors qu'il est rédacteur en chef des Cahiers du cinéma, Jean Hatzfeld, chef du service Sports, lui propose de piger pour les pages Tennis de Libération. Il accepte. Ensemble, des années durant, les deux couvriront Roland-Garros avec une qualité qu'aucun journal au monde ne peut disputer au quotidien fondé par Jean-Paul Sartre. En 1981, Serge July propose à Serge Daney de rejoindre

l'équipe de Libération pour y diriger le service Cinéma. Il accepte, révolutionnant la critique journalistique avec un tel succès que la parution de cet Amateur de tennis apprendra sans doute à beaucoup que son intelligence ne se limita pas à l'analyse de films. En 1986, Gilles Deleuze préface Ciné-Journal, qui regroupe les critiques parues pendant ses cinq premières années de travail à Libération. D'autres livres encore paraîtront, provenant en droite ligne de chroniques tenues dans le quotidien (Le Salaire du zappeur, par exemple). Le livre vient toujours après.

C'est dans les colonnes du journal même que Serge Daney devient un écrivain et un intellectuel au sens le plus noble du terme, c'est sur ce papier destiné à être jeté le soir qu'il constitue son œuvre littéraire et critique, son travail d'essayiste, mû sans doute par une sorte de modestie structurale et la volonté pédagogique héritée de ses années gauchistes de chercher à faire partager ses idées au plus grand nombre (et un quotidien a plus de lecteurs qu'un livre). A propos du huitième de finale Leconte-Noah du 2 juin 1985 (vainqueur Leconte), Serge Daney écrit : « Les champions, lorsqu'ils parlent de leur manière de jouer, disent "mon tennis". Ils en parlent comme s'il s'agissait de quelqu'un, de leur ami, de leur otage, ou de la bête qui vit en eux. Et avec laquelle, eux aussi, ils vivent. » La caractéristique de Serge Daney est peut-être sa compréhension zoologique du monde, comme il sait pister la bête dans la jungle, celle tapie au cœur du tennisman ou du cinéaste aussi bien qu'en celui de l'écrivain qui les aime tous deux.

Mathieu Lindon

1980

Roland-Garros

CONNORS SAUVE DEUX BALLES DE MATCH
ET SORT CAUJOLLE

*Quand une fantastique machine en dérègle
une autre.*

Ce qu'il y a de bien à Roland-Garros, c'est que c'est finale tous les jours.

Après Connors-Panatta, il y a donc eu Connors-Caujolle, un match moins beau mais, comme on dit, un match à rebondissements. Ou plutôt à un seul rebondissement puisque Caujolle, qui avait quasiment gagné le match et qui menait par 5 jeux à 2 au troisième set, s'est soudain défait. Connors, ex-mal-aimé, qui devient l'enfant chéri de Roland-Garros, d'une part parce qu'il s'est assagi, d'autre part, parce qu'il y a dans son jeu, qui est la générosité même, quelque chose de bouleversant.

C'est cette générosité-là qui avait prévalu contre Panatta, autre grand joueur, il y a deux jours et c'est d'ailleurs en utilisant la même tactique que Panatta que Caujolle a commencé par gagner. Des coups droits liftés, des revers slicés qui maintenaient Connors au fond du court, un démarrage exceptionnel et surtout, une sûreté, une inspiration qui décourageaient Connors. Du reste, entre Connors et Caujolle, ces deux mal-aimés, il y a un long contentieux : Caujolle avait inquiété Connors l'année dernière à Wimbledon et il l'a battu récemment à Monaco, en deux sets, causant une sensation.

Caujolle, mal-aimé, doué mais un peu lymphatique, en

passé de se spécialiser dans le rôle d'empêcheur de tourner en rond de Connors ? On y a cru. On y a même cru au point qu'au troisième set, les journalistes pliaient bagage avec un air torve et entendu (moi le premier). D'ailleurs, Connors, pendant les deux premiers sets, contracté, manquant totalement de réussite, donnait le spectacle un peu triste d'une magnifique machine enrayée. Les coups qu'il ne réussit pas, on les voit tels qu'ils sont lorsqu'ils sont gagnants, par la négative : fulgurantes montées au filet, smashes où l'on frappe la balle comme un mauvais objet que l'on éloigne phobiquement, etc. Tout cela ne fonctionnait pas. Ici, il faut dire que Caujolle, qui menait par 6-4, 6-2, 5-2, était parti comme favori logique du public et qu'il a dû faire la dure expérience du risque qu'il y a à se reposer sur ce public.

D'abord parce que le public de Roland-Garros s'est mis à aimer Connors. Ensuite parce que – c'est la loi des jeux du cirque – il est versatile. Dès que l'idée d'une victoire possible de Connors eut germé, idée impensable quelques minutes auparavant, celui-ci redevint le favori du public.

Tant que le sort lui avait été adverse, il s'était contenté de faire un peu le pitre et de beaucoup se renfrogner, mais il avait tenu bon. Placé dans la même situation, Caujolle n'eut pas cette sérénité (signe, à ce qu'on dit, des champions, et ça doit être vrai). Il eut la mauvaise idée de contester des points, fit preuve de mauvaise humeur, se mit tout le monde à dos, eut des crampes, perdit le quatrième set sèchement par 6 à 1, puis le cinquième guère mieux. Connors avait (enfin) compris qu'il fallait changer de tactique, décourager ce renvoyeur hors pair, le faire bouger, monter au filet mais tenter moins de smashes (Caujolle avait réussi à en rattraper quelques-uns d'in vraisemblables). Et ceci jusqu'à la fin. Au fond, il y avait là deux machines qui se sont réglées et dérégées à tour de rôle, sauf que l'une dépendait de l'autre et que c'est la moins dépendante, la plus désireuse de gagner, qui l'a emporté.

C'est l'avantage de la terre battue, ce pourquoi j'aime tant cette surface, plus que les autres (mais évidemment mon point de vue est celui d'un amateur de cinéma, qui préfère le plan fixe au zoom), c'est qu'elle crée de la fiction. Il y a les joueurs et ce qu'ils savent faire, il y a le public et ce qu'il sait qu'il peut faire lui aussi, il y a les arbitres et la dose d'abjection qu'ils prennent sur eux, mais il y a surtout le temps (le match Caujolle-Connors a duré plus de trois heures), et cinq sets, c'est long. Il y a le temps qui remet un peu de dialectique là-dedans.

29 mai 1980.

LA NAISSANCE DES AFICIONADOS DU TENNIS

Les arbitres sont plus malmenés que jamais.

Cela ne se murmure plus, cela se dit : l'arbitrage de Roland-Garros serait désastreux. C'est Noah qui a tenu à cracher cet amer morceau à la fin de sa conférence de presse. Clerc, qu'il venait de battre, acquiesçait. De fait, il y a eu depuis lundi beaucoup de fautes d'arbitrage. Pire, il y a eu beaucoup de flottements dans les décisions. Compromis, remords, désarrois. Arbitrer va être de plus en plus ingrat dans cette escalade de mauvaise humeur. On y reviendra.

Le premier tour du premier Roland-Garros des années quatre-vingt aura fait trente-deux victimes logiques. Mais il risque d'y en avoir d'autres : les arbitres et les juges de ligne qui, dès le premier jour et sur tout les courts, ont été irrémédiablement sifflés, souvent conspués, rarement pris au sérieux et toujours insultés. Ils sont pourtant très nombreux (200) et ils ont un chef, M. Dorfman, qui, tel le docteur Mabuse, voit tous les matches à la fois et juge tous les arbitres à la fois. Mardi après-midi, au douzième jeu du quatrième set, devant une faute incontestable contestée par Panatta (contre Connors), on a vu le central (bourré comme pour une finale) se diviser en deux camps, réclamer deux balles et jeter deux boîtes de coke sur le court (j'allais dire : sur l'arène).

Toute manifestation d'autorité de l'arbitre est mal reçue.

Quelques (vieux) juges de ligne, toujours soupçonnés de somnoler, doivent parfois se lever, faire un geste ou hurler pour prouver qu'ils ne sont pas morts et transformer les quolibets en rires.

Evidemment, rien de neuf par rapport à l'année dernière, déjà riche en incidents. Simplement, il semble que rien ne pourra empêcher le tennis de s'éloigner de son passé bon chic bon genre et d'aborder franchement aux rivages du spectacle. Or le spectacle a ses lois et sa morale. En ressuscitant le tennis, en lui rendant sa popularité, la télévision l'a aussi spectacularisé, elle l'a modifié. Cadeau empoisonné ? On a d'abord vu des joueurs se tenir mal parce qu'ils étaient filmés (Nastase). Aujourd'hui, c'est le public qui, à son tour, veut jouer. Avec les joueurs, avec les arbitres, avec lui-même, avec l'image de tout cela. Et comme ce public est de plus en plus nombreux et de moins en moins connaisseur, il joue avec ce qui ne nécessite aucune compétence spéciale : l'art de savoir si une balle est « in » ou « out », bonne ou fautive. Sur les gradins, cette année, on voit des spectateurs venus pour discuter les points litigieux ou pour rendre litigieux par leurs cris des points qui ne l'étaient pas. La rencontre entre ce « nouveau spectateur » et l'ancien risque d'être explosive et haineuse. Elle risque aussi d'ajouter au spectacle puisque la loi du spectacle, c'est de tout pouvoir récupérer.

C'est ce dont discutait mardi après-midi un petit groupe d'hommes en vert, l'arbitre et les juges de ligne du court n° 10 où une averse-catastrophe avait interrompu l'irrésistible qualification de Lendl aux dépens de Sandy Mayer. Un petit groupe qui avait dû faire face à la mauvaise humeur des joueurs et du public (Lendl apostrophe l'arbitre et lui demande de parler anglais, l'arbitre le gratifie d'un avertissement). L'arbitrage, c'est une question d'autorité, disent-ils, et là, il faut l'avouer, on est en plein laxisme. Et de rêver à un marquage magnétique qui simplifierait tous ces problèmes

(mais qui ne serait praticable que sur une surface synthétique, autre handicap de la terre battue, déjà si chère à entretenir). L'un deux suggère que vu le prix des places, le spectateur se sent peut-être en droit d'acheter le droit de conspuer joueurs et arbitres. Il s'attire une réponse cinglante : « *Mon cher, pour ça, il y a le foot, ou la corrida.* »

Etrange désarroi des juges hésitant entre la sauvegarde de la vieille image élitiste du tennis et l'acceptation passive de sa spectacularisation. Et puisque corrida il y a, c'est justement au rôle des picadors dans la corrida que je pensais en écoutant ce mini-aréopage. Arbitres et juges de ligne sont en train de devenir les picadors du tennis. C'est-à-dire qu'ils sont offerts – rituellement – à la mauvaise humeur, à la mauvaise foi du public. Alors que pour le vrai aficionado, il s'agit d'un des moments de vérité de la corrida, celui où le taureau est seul, celui où le taureau est juge. Parce qu'ils font un travail utile, ingrat et non spectaculaire. Jusqu'où peut aller cette haine rituelle, inséparable des spectacles de masse ? Il semble que les hommes en vert découvrent avec stupeur qu'ils ne le savent pas. Ni nous d'ailleurs.

30 mai 1980.

L'Amateur de tennis reprend les chroniques écrites par Serge Daney pour *Libération*, de 1980 à 1990.

Décor : Roland-Garros, Wimbledon, la coupe Davis, Bercy.

Acteurs : Björn Borg, Ivan Lendl, Chris Evert-Lloyd, John McEnroe, Gabriela Sabatini, Jimmy Connors, Martina Navratilova, Yannick Noah, Steffi Graf, Mats Wilander, Hana Mandlikova, Henri Leconte, Boris Becker..., les arbitres, le public, mais aussi le temps tel que les uns et les autres le maîtrisent ou le subissent.

Ce sont des portraits, ce sont des récits, des commentaires, des questions et des réflexions. C'est une manière de parler de tennis comme on devrait parler de littérature ou de cinéma, par exemple. En moraliste passionné, en critique conscient de tous les devoirs et de tous les enjeux.



Photo : Jacques Tati dans *Les Vacances de M. Hulot*
110 F
936155-9
ISBN : 2-86744-418-7
5-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS